

Soirée meurtres et martyres *La Petite Scrap*

Alexandra Jarque

Numéro 115 (2), 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/24839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Jarque, A. (2005). Compte rendu de [Soirée meurtres et martyres : *La Petite Scrap*]. *Jeu*, (115), 36–40.

ALEXANDRA JARQUE

Soirée meurtres et martyres

Cette pièce, inspirée d'un fait divers parmi les plus atroces du XX^e siècle, a suscité chez le public un grand trouble. Rarement a-t-on vu des applaudissements aussi contraints à la fin d'une représentation. Assurément, Dominick Parenteau-Lebeuf ne craint pas d'aborder les sujets les plus délicats. Dans *la Petite Scrap*, il est question de la réhabilitation, voire de la rédemption, de deux criminels : ces deux Anglais de dix ans qui ont torturé et tué un bambin dans les années 90. Trop proche de nous, cette histoire continue de nous hanter. Voilà pourquoi il était particulièrement difficile d'évoquer ce drame sans provoquer l'indignation.

Martyrologe du monde actuel

Fort heureusement, le traitement n'a rien de réaliste. La dramaturge apporte un souffle poétique à tout ce qu'elle touche et son style très évocateur, parfois même fantaisiste ou onirique, lui fait éviter d'emblée cet écueil. Elle développe ainsi toute une symbolique d'inspiration biblique dans ce texte. Les monologues des personnages prennent souvent la forme de paraboles. Puis, Daniel, alias Jacob, un des deux tueurs qui ont changé d'identité, emploie ce qu'il appelle la « langue d'élévation » : ce langage noble et recherché devient l'échelle « qui aide le jeune homme à sortir de l'abysse¹ », qui lui permet d'échapper à son passé et d'accéder au divin. L'autre garçon, Christophe, alias Ludo, devient le saint éponyme dans un rêve : essayant de porter le poids de son enfance brisée, il se noie dans la rivière. Dans cette pièce, on mentionne aussi saint Louis, saint Laurent, sainte Marguerite, la Vierge Marie... Amen ! Tous les personnages trouvent leur homologue dans un martyrologe que consulte frénétiquement Jacob. Les pistes s'avèrent beaucoup trop nombreuses pour qu'on s'y retrouve, mais le plus étourdi des spectateurs comprend bien que chacun des protagonistes représente un martyr.

Car il est surtout question ici de l'innocence perdue, de l'enfance trahie de trois jeunes perçus comme les victimes de leur famille, de la société. Jacob a été marqué par l'indifférence de ses parents. Il a voulu les « faire payer » et il s'est vengé sur le petit garçon blond et dorloté qu'il n'a jamais été. Ludo a enduré les sévices de son

La Petite Scrap

TEXTE DE DOMINICK PARENTEAU-LEBEUF. MISE EN SCÈNE : MARC BÉLAND, ASSISTÉ DE CAROLINE FERLAND ; DÉCOR : OLIVIER LANDREVILLE ; COSTUMES : MARIE-PIERRE FLEURY, ASSISTÉE DE MYRIAM ST-LOUIS ; ÉCLAIRAGES : ÉTIENNE BOUCHER ; MAQUILLAGES ET COIFFURES : ANGELO BARSETTI ; MUSIQUE ORIGINALE : VROMB, HUGO GIRARD ; AIR DU DÉBUT : FÉLIX BEAULIEU-DUCHESNEAU ; ACCESSOIRES : PATRICIA RUEL. AVEC FÉLIX BEAULIEU-DUCHESNEAU (JACOB), GUILLAUME CHAMPoux (LUDO), EMILIE DIONNE (MINNIE), VINCENT GRATON (HERMANN) ET LOUISE TURCOT (BLANCHE). PRODUCTION DU THÉÂTRE PAP, PRÉSENTÉE À L'ESPACE GO DU 22 FÉVRIER AU 19 MARS 2005.

1. Dominick Parenteau-Lebeuf, *la Petite Scrap*, Carnières-Morlanwelz, Lansman éditeur, 2005, p. 15.



La Petite Scrap de Dominick Parenteau-Lebeuf, mise en scène par Marc Béland. Spectacle du Théâtre PàP, présenté à l'Espace GO à l'hiver 2005. Sur la photo: Vincent Graton (Hermann) et Emilie Dionne (Minnie). Photo: Alain Gauvin.

entourage. Il a grandi dans la honte et la culpabilité. Le meurtre du bambin sera la transposition de son propre suicide. Et puis il y a Minnie, la figure centrale du drame. Par le plus grand des hasards, cette jeune fille côtoie les deux criminels: elle héberge Jacob, puis tombe amoureuse de Ludo. Mais c'est à la toute fin que nous apprendrons la vérité: l'adolescente a elle aussi tué un bébé, son bébé, afin de lui épargner la souffrance qu'elle a connue. Ici, les meurtres sont expliqués, sinon excusés. Et la grande coupable, nous le devinons trop rapidement, est celle qui non contente du sang versé, demande maintenant vengeance.

Ravages de la mauvaise mère

« Tout a toujours à voir avec la mère² [...] », confiait l'animatrice culturelle à la « jeune dramaturge obscure » dans *Portrait chinois d'une imposteure*, l'ouvrage précédent de Dominick Parenteau-Lebeuf. On ne saurait mieux dire! Or, si le nom de Médée est mentionné dans *La Petite Scrap*, tout nous aiguille plutôt vers l'archétype de la mère dévorante, dont l'amour excessif étouffe la progéniture³. En effet, Blanche Tempête – le nom révèle déjà la puissance destructrice de cette force primitive – apporte des journaux jaunes à sa fille Minnie afin de la mettre en garde contre tous les dangers qui la guettent. Mais, en ce qui la concerne, elle se repaît de la lecture des tabloïds à sensation. Car la mère est violente, vindicative. C'est elle qui organise le lynchage à la fin de la pièce, tuant par erreur un parfait innocent.

De plus, chacun est à même d'observer que les récits sanglants et scabreux l'émoussent. La mère réunit à la fois l'agressivité et la sexualité débridée, considérant même la boucherie comme un « lieu érotique ». La scène primitive dont fut témoin Minnie enfant, et qui sera rejouée sous les yeux médusés des spectateurs, rend bien compte de sa voracité. On apprendra enfin qu'elle a couché avec l'ancien amant de sa fille et

2. Dominick Parenteau-Lebeuf, *Portrait d'une imposteure*, Carnières-Morlanwelz, Lansman éditeur, 2003, p. 30.

3. Ce personnage évoque inmanquablement la figure de la mère dans *l'Arrache-cœur* de Boris Vian. Ses enfants subissent le poids de son affection monstrueuse: « Elle leur donnerait tant d'amour. Elle allait leur donner tant d'amour que leur vie entière, tissée de soins et de bons offices, perdrait son sens hors de sa présence. » (Paris, Éditions Pauvert, 1962, p. 128). On se souviendra d'ailleurs que celle-ci finit par enfermer ses garçons dans une cage afin de les protéger!

on la verra tenter de séduire Jacob. Cette mère tyrannique veut protéger sa chasse gardée, elle n'accepte pas que sa fille devienne une femme et, du coup, sa rivale. Elle perçoit donc la grossesse de celle-ci comme un terrible outrage : « Et quand elle voit sa fille devenir ronde et pleine, elle ne se possède plus. Ce corps est à moi ! Ce bébé est le mien ! Ce territoire m'appartient⁴ ! » Blanche défend sa propriété, ce qui englobe tant la sexualité que la procréation et sa propre fille. Car toutes deux vivent une proximité passionnelle. Il s'agit donc de la dyade mère-fille qui, au dire de Lacan, provoque un ravage. Dans son essai sur la question, Marie-Magdeleine Lessana a cherché à cerner cette blessure dans l'inconscient des filles : c'est « [...] un espace où se jouent les remous d'un amour possessif, dépossédant [...] Il s'agit d'un passage douloureux qui implique l'entame de l'emprise érotique maternelle⁵. » D'un point de vue psychanalytique, l'auteure avait donc raison de suggérer l'inceste. La jeune fille devra échapper aux rets de cette relation fusionnelle pour affirmer son individualité.

Une fille sous influence

Nous y voilà donc, le théâtre de Dominick Parenteau-Lebeuf traduit toujours une quête de l'identité. Suivant cette perspective, l'amour excessif constitue un obstacle qu'il faut surmonter pour trouver ses propres valeurs, sa liberté. Et le problème se pose avec une plus grande acuité dans les rapports qu'entretiennent une mère et sa fille. Une pièce antérieure de la dramaturge, *Dévoilement devant notaire*, illustre bien les enjeux du conflit. Irène-Iris tourne le dos à l'héritage féministe de sa défunte mère. Cette femme, qui a en quelque sorte raté sa vie et qui fait son mea-culpa dans une lettre posthume à sa fille, constitue un contre-exemple. Irène-Iris lui adresse sa prière : « Dis-moi comment ne pas te ressembler⁶. » Si une leçon se dégage de ce texte, c'est bien qu'il faut liquider le passé et trancher ce nœud gordien pour aller de l'avant.

4. *La Petite Scrap*, op. cit., p. 49.

5. Marie-Magdeleine Lessana, *Entre mère et fille : un ravage*, Paris, Éditions Pauvert, 2000 ; Paris, Hachette Littératures, coll. « Pluriel / psychanalyse », 2003, p. 12.

6. Dominick Parenteau-Lebeuf, *Dévoilement devant notaire*, Carnières-Morlanwelz, Lansman éditeur, 2002, p. 28.



Félix Beaulieu-Duchesneau (Jacob) dans *la Petite Scrap* de Dominick Parenteau-Lebeuf, mise en scène par Marc Béland (Théâtre PàP, 2005). Photo : Alain Gauvin.

enfants blonds et choyés, comme « le petit chérubin », la « petite scrap » qui a payé de sa vie. Ludo permet à Marguerite d'aimer à nouveau et de renaître, car la revoilà enceinte et resplendissante à la fin de l'histoire. De son côté, la mère coupable, écrouée, les menottes aux poignets, sera punie pour son crime haineux. Cela permettra au père de réintégrer sa fonction patriarcale. Car il faut préciser qu'ici, comme dans la plupart des pièces de l'auteure, le père est victime de la situation. Le pauvre Hermann a été subjugué par une ogresse insatiable : « Malheureux les hommes que la chair hurlante de leur femme rend sourds¹⁰. » Par ailleurs, Marguerite pourra aussi régler son compte à sa mère en libérant, une fois pour toutes, la rage qui l'habite.

Or, dans *la Petite Scrap*, Minnie est prisonnière de l'enfance ; elle porte un sobriquet enfantin et vit entourée de toutous. Elle ne peut grandir, puisque cette mère « dont le sexe avale tout⁷ » l'a tuée symboliquement. Blanche l'a enterrée vivante pour mieux la posséder. « Sors-moi de terre [...] Je n'en peux plus d'être cette enfant qui retient son souffle dans le noir⁸ », dit-elle à Ludo. Pour devenir une femme, elle devra prendre ses distances, s'arracher à cette emprise. Mais si elle rejette complètement la mère, elle refuse du même coup d'assumer sa féminité. Et c'est ce qui arrive lorsqu'elle sacrifie son bébé : elle exclut toute composante maternelle de son identité. Comme une anorexique repoussant la nourriture que lui offre la mère, Minnie ne veut plus avoir de corps ni d'enfant. Son intégrité est menacée, alors qu'elle cherche seulement à être elle-même : Marguerite, un individu autonome.

L'arrivée providentielle de Ludo garantira son salut. En effet, le jeune homme a confiance en l'avenir et rêve de racheter son passé. Devenu couturier, il veut créer des robes de baptême, pour se réconcilier avec l'enfance, pour répandre la joie et la lumière autour de lui : « Affairons-nous à la beauté. La réparation des réparations⁹. » Et lorsque l'amour se présente en la personne de Marguerite, il envisage aussitôt de procréer une nouvelle race. Ce seront des en-

7. *La Petite Scrap*, *op. cit.*, p. 60.

8. *Ibid.*, p. 52.

9. *Ibid.*, p. 43.

10. *Ibid.*, p. 46.

Rompant le silence, elle avouera son infanticide afin d'anéantir cette figure despotique. Finalement, l'ordre est rétabli et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes ; la facilité de ce dénouement constitue, à n'en pas douter, la principale faille de cette pièce.

Harmonies et dissonances

En ce qui a trait aux comédiens, ceux-ci n'ont pas la partie facile. Félix Beaulieu-Duchesneau incarne Jacob avec une candeur bouleversante. Le spectateur s'attache à ce personnage schizoïde hanté par son passé. Et chacun tremble en devinant la fin atroce qui l'attend, car le jeune homme décide de s'improviser martyr en s'infligeant les mêmes tortures qu'il avait fait subir au petit enfant. Il revêt alors le costume du garçonnet et filme sa souffrance sur vidéo afin d'atteindre l'exemplarité. Il se sacrifie, espèce de bouc émissaire pour la vindicte publique : « Tout ce qui est pardonnable sera pardonné [...] Et l'impardonnable, je m'en chargerai¹¹. » De son côté, Guillaume Champoux joue avec finesse mais avec moins de charisme le personnage de Ludo, tandis qu'Emilie Dionne, à la fois minuscule et accablée, est tout à fait crédible dans le rôle de Minnie. Louise Turcot et Vincent Graton, la mère et le père, passent plus difficilement la rampe.

On se doit enfin d'aborder la mise en scène de Marc Béland, qui a le mérite de choisir des œuvres fortes pour faire ses premières armes dans le métier. En 2002, l'approche intimiste et l'esthétique dépouillée qu'il avait adoptées convenaient bien à l'univers éclaté de *Dévoilement devant notaire*. Ici, bien que la scénographie nous réserve de brèves échappées dans l'imaginaire – par les portes des garde-robes, à chaque extrémité du décor, le spectateur voit surgir, nimbés de lumière et de fumée, les rêves mystiques de Jacob et la scène érotique des parents –, la représentation presque naturaliste des lieux détonne avec les personnages. De plus, le metteur en scène semble incapable de résoudre les nombreuses ruptures de ton. Car il est vrai que Dominick Parenteau-Lebeuf mélange allègrement les registres, recourant parfois à un humour caustique, témoignant d'autres fois d'une étonnante gravité, alors que ses tirades nous rappellent d'augustes versets bibliques. Cette dramaturge des plus éloquentes avait déjà prouvé qu'elle n'avait pas peur de la polémique, qu'elle pouvait produire une œuvre riche, foisonnante, mais un peu brouillonne. Elle persiste et signe avec *la Petite Scrap*. ■

[...] Dominick Parenteau-Lebeuf mélange allègrement les registres, recourant parfois à un humour caustique, témoignant d'autres fois d'une étonnante gravité, alors que ses tirades nous rappellent d'augustes versets bibliques.

11. *Ibid.*, p. 32.